Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 27 (1939)

Heft: 558

Artikel: Une lettre des suffragistes suisses aux Chambres fédérales

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-263539

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

autocars qu'elles conduisaient, et en fure quittes pour quelques malaises.

Après un dîner d'adieu, le samedi soir, auquel assistèrent les officiers et au cours duquel chaque groupe welche, grison ou suisse-allemand y alla de ses productions et de ses petites rosseries ! eut lieu le dimanche matin dans la cour de la caserne l'impressionante cérémonie de l'assermentation. Le colonel médecin-chef Vollenweider et ses collègues dans leurs allocutions félicitèrent leurs participantes de leur discipline, de leur excellent esprit et du bon travail accompli en un temps étonnemment court. Il faut dire aussi que la plupart de ces femmes sont des plus de vingt ans et constituent une élite. Lausanne, pour son compte, avait fourni une femme de juge fédéral, deux journaliste, une femme peintre, directrice de galeries, etc. Et toutes ont prouvé une fois de plus, combien les femmes savent toujours se tirer d'affaire, qu'il s'agisse de l'école de la guerre ou de l'école de la vie ! S. B.

IN MEMORIAM

Mme Ph. de Heerdt-Quarles

(1862-1939)

Ce fut une douloureuse surprise, non seulement parmi les membres de l'Union Mondiale de la Femme, mais aussi parmi tous ceux qui ont eut le privilège de connaître cette femme au regard rayonnant et pur, que d'apprendre son décès, survenu à La Haye, le 2 décembre dernier, à l'âge de 77 ans.

C'est que Mme de Heerdt avait été dès son jeune âge en fréquentes relations avec notre pays, où elle avait noué de fortes et durables amitiés. Elève de l'Ecole Vinet à Lausanne, elle avait ainsi connu toute une pléiade de futures féministes vaudoises, par l'intermédiaire desquelles son nom avait été souvent prononcé devant celles qui devaient la rencontrer beaucoup plus tard dans les champs du féminisme et de l'éducation pour la paix: Mme Girardet-Vielle, Mlle J. Hausammann, Mme A. Suter, et sauf erreur Mlle le Dr. Feyler, constituaient avec elle un petit groupe d'intimes, dont l'amitié subsista bien au delà des années d'études. Puis, très jeune, elle fut absorbée par d'autres tâches et d'autres soucis: femme à dix-huit ans d'un colonisateur plus âgé qu'elle de deux ans seulement, elle partit avec lui pour la Guyane hollandaise où le jeune ménage allait travailler à défricher la brousse pour y faire la culture de la banane. Il fallait entendre Mme de Heerdt parler de cette période de sa vie, avec autant de gaîté que s'il s'était agi d'une autre, raconter les expériences, parfois comiques, mais parfois aussi tragiques de cette existence de pionniers, perdus dans la brousse, au milieu d'une faune grouillante et inquiétante, sans autre compagnie que des noirs, obligés de se suffire entièrement à eux-mêmes, et s'épuisant à un labeur ingrat dans ce pays de fièvres tropicales. Un petit garçon lui étant né, elle devint de par la force des choses son unique éducatrice et institutrice, et il est extrêmement intéressant de constater à quel point ceci permit l'essor de ses remarquables qualités pédagogiques, et comment elle créa dans sa solitude, sans s'en douter, les mêmes méthodes que celles qui, à peu près à la même époque en Europe, allaient rénover les systèmes d'éducation.

A ces années vraiment difficiles succédèrent d'autres années de difficultés et de revers, mais qui, jamais, n'altérèrent sa sérénité ou sa faculté de s'enthousiasmer pour de grandes causes. Lorsque Mme de Heerdt et les siens revinrent en Hollande, les questions sociales qui ne pouvaient manquer de l'intéresser la conduisirent forcément au féminisme et au suffrage féminin. Et c'est alors que, par l'intermédiaire de ses amies lausannoises, elle accepta de collaborer à notre journal dès ses débuts, et lui adressa dès 1913 toute une série de *Lettres de Hollande*, que je viens de relire, lettres pleines de vies et d'allant, insistant sur la nécessité de la collaboration de toutes les femmes entre elles pour le succès de cette cause. Puis, lorsque le droit de vote fut obtenu, elle s'intéressa directement à la politique, et membre du parti libéral hollandais, en soutint les candidates aux élections: il me souvient comme si c'était hier des journées passées avec elle en 1922, dans sa délicieuse maisonnette au jardin fleuri de Bloemendaal, de nos promenades dans les dunes voisines, de nos visites aux Franz Hals du Musée de Haarlem, de l'atmosphère paisible de ces après-midis d'été finissant, durant lesquelles la politique d'après guerre comme ses souvenirs de Guyane faisaient le fond de nos conversations...

Mais déjà à ce moment-là, sa vie avait pris une orientation très marquée vers les questions d'éducation pour la paix, auxquelles elle allait se consacrer entièrement. Membre de nombreux groupements pacifistes, et notamment de la Ligue hollandaise des mères, présidente de la section d'éducation de l'Association néerlandaise pour la S. d. N. elle apporta surtout sa collaboration à l'Union mondiale de la Femme, dont elle fut vice-présidente aux côtés de Mme d'Arcis, et dont après le décès de celle-ci, elle assuma tous les devoirs, toutes les charges de la présidence, mais en en refusant le titre à cause de son âge. La somme de travail actif, de pensées, de dévouement qu'elle a consacrée à cette Association, on ne peut pas s'en rendre compte si l'on n'a pas connu de près Mme de Heerdt, son élan, sa conviction profonde, son don de persuasion, son dévouement, sa capacité de sacrifices pour un idéal. Collaboratrice de nombreux journaux, auteur de nombreuses brochures répandues dans les milieux pédagogiques, elle fut entre autres l'initiatrice de l'admirable petit journal du 18 mai *La Jeunesse et la Paix du monde*, dont l'influence est si grande sur des générations d'écoliers; elle entretint une correspondance suivie avec de nombreux éducateurs, élaborant des programmes, cherchant sans trêve les meilleures méthodes d'enseignement de l'histoire, collaborant avec des instituteurs hollandais à la demande du Ministère de l'Instruction publique de son pays pour préparer des brochures d'éducation inspirées d'un idéal de paix. Et si nous la voyions souvent accourir à Genève, lors d'Assemblées internationales ou de séances de Comités, elle parcourait aussi la Suisse, la France, la Belgique, visitant tous les membres de son Association, tous ceux qui partageaient ses idées, et les encourageant par sa sérénité souriante et sa croyance communicative en l'évolution de notre monde vers ses destinées mailleures. Gaie, simple, affable, doué d'humour, elle éveillait la sympathie et réunissait en son attachante figures les qualités profondes de ses convictions et la bonne grâce de son caractère.

Les journées de septembre dernier lui portèrent un coup terrible, mais n'ébranlèrent pas un instant sa foi dans l'absolue nécessité de continuer l'œuvre commencée. Elle rédigeait un article destiné à l'Union Mondiale et intitulé *Nihil desperandum*, quand la nécessité d'une grave opération l'arrêta. Elle ne survécut qu'une semaine à cette opération, préoccupée jusqu'au dernier moment de ceux qu'elle aimait, et surtout de cet idéal de bonne volonté, de fraternité, de sens de responsabilité à l'égard du prochain qu'elle avait tant cherché à répandre parmi les femmes A ses enfants en deuil, comme à l'Union Mondiale, qui perd en elle, si peu d'années après le décès de Mme d'Arcis, la meilleure de ses amies, nous disons ici notre plus vive sympathie, comme l'assurance de tous nos regrets personnels. E. Gd.

Cliché Union Mondiale.

Mme P. de HEERDT

***Vice-présidente de l'Union Mondiale de la Femme. Ancienne correspondante hollandaise du* Mouvement.**

Une lettre des suffragistes suisses aux Chambres fédérales

Berne et Lausanne,
le 2 décembre 1939.

Monsieur le Conseiller National,

Au début d'une législature qui s'ouvre dans les circonstances les plus graves, nous savons être les interprètes d'un grand nombre de femmes suisses, passionnément attachées à l'idéal que doit représenter notre pays, en prenant la liberté d'attirer votre attention sur les faits suivants.

En contradiction avec les principes sur lesquels se base notre organisation démocratique, en contradiction aussi avec l'art. 4 de notre Constitution fédérale, la Suisse est l'un des rares pays qui tarde encore à reconnaître aux femmes leurs droits politiques. Or, dans les heures que nous vivons, lorsque l'on cherche à réaliser dans notre peuple ce sentiment d'union, dont nous éprouvons aussi fortement le besoin ; lorsque, et ainsi que cela se doit dans une démocratie, l'on demande à chacun de prendre sa part du fardeau des responsabilités communes, il nous est tout spécialement douloureux, à nous femmes, qui ne demandons qu'à servir notre pays, d'être, du fait de notre minorité politique, ainsi tenues à l'écart. Nous ne méconnaissons pas, certes l'œuvre volontairement accomplie par beaucoup d'entre nous pour venir en aide à notre armée ; nous apprécions les appels faits parfois à notre collaboration, notamment par quelques-uns des récents arrêtés du Conseil Fédéral ; mais en face des nouveaux devoirs imposés à notre peuple tout entier, ceci est encore bien peu, en comparaison du concours réellement efficace qu'apportent à leur vie nationale des femmes d'autres pays, et ceci parce qu'elles sont depuis longtemps des citoyennes actives.

La législature qui s'ouvre aura à s'occuper de bien des problèmes dont aucun ne nous laisse indifférentes parce qu'ils touchent tous à la vie de notre peuple, mais dont beaucoup qui sont d'ordre social, moral, économique ou financier nous concernent directement. Or, ces problèmes, nous ne serons pas appelées à les discuter; leur solution sera trouvée et nous sera imposée par des législateurs que, n'étant pas électrices, nous n'avons pas choisis ; et contribuables que l'on ne consultera même pas, nous serons soumises à des impôts que, même indirectement, nous n'aurons pas votés.

Nous aimons à croire, Monsieur le Conseiller National, que ce défaut d'équité dans notre vie nationale ne vous laissera pas indifférent ; nous aimons à croire aussi que, lorsque le Conseil Fédéral présentera le rapport que lui ont demandé les deux Chambres unanimes sur ces motions Greulich-Göttisheim déposées en 1918 déjà, notre demande répétée du droit de suffrage trouvera auprès de vous l'attention qu'elle mérite plus que jamais. En effet, en temps de guerre, aucun pays n'agit sagement s'il se prive volontairement de l'opinion et du concours de la moitié de sa population : c'est ce qu'exprimait si bien le roi de Danemark, lorsqu'en 1915, signant l'acte parlementaire, qui reconnaissait aux femmes de son pays le droit de vote complet, il prononça ces paroles, que nous voudrions entendre chez nous aussi, dans des circonstances analogues : Pour assurer l'unité nationale en face de la crise européenne.

Veuillez, agréer, etc., etc.

Association suisse pour le Suffrage féminin.

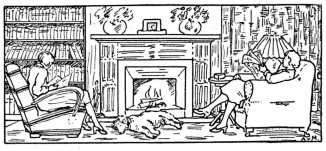
Les femmes et la vie publique

Au Grand Conseil neuchâtelois

Une première partie de cette chronique[1] a été consacrée à la motion C. Brandt, développée le 21 novembre au Grand Conseil, et prise en considération malgré l'opposition du Conseil d'Etat. Il s'agit, on s'en souvient, du droit de vote à accorder aux femmes en matière communale. Le Conseil d'Etat ayant objecté que les femmes n'en veulent pas, il importe que, pendant les mois qui nous séparent d'un second débat, elles réfléchissent à la valeur de ce droit qu'on leur refuse dans leur propre maison, tandis qu'on l'accorde aux étrangers.

Indépendemment de cette question du suffrage qui les intéresse au premier chef, il n'en est pas une de celles qui ont été traitées dans la dernière session de notre Grand Conseil, pas même la question militaire, qui ne touche les

[1] Voir le précédent numéro du *Mouvement*,



Les femmes et les livres

Maria Waser

(1878-1939)

I

(Suite)[1]

Que des êtres faits pour la joie, la liberté et la poésie soient presque fatalement soumis à une désillusion, et que pour échapper au tourment de cette désillusion, ils soient tentés de sombrer dans un égoïsme qui serait la négation d'eux-mêmes, telle est la préoccupation qui éclate dans les deux romans suivants: *Nous, les fous d'hier (Wir Narren von Gestern)*, et *Au tournant (Wende)*. Ces deux ouvrages, parus au lendemain de la grande guerre, sont douloureux, et cependant tout empreints de poésie, d'espoir et de cet héroïsme que, dès ses premières œuvres, Maria Waser se plaît à déceler au fond des cœurs. *Au tournant* nous intéresse particulièrement, car, on ne peut s'y tromper, ce roman est, dans une certaine mesure, une confession. L'héroïne du livre, Peregrina, a vu s'obscurcir sa vie sous les cendres du foyer. Elle, jadis toute vibrante des promesses de la poésie et de l'art, se sent lasse et vieillie. Elle abandonne son foyer et s'enfuit à Florence, où elle a vécu les plus beaux jours de sa jeunesse. Elle s'y replonge dans la radieuse beauté de l'Italie parmi les joies de l'esprit et l'enchantement des sens. Elle retrouve son ardeur généreuse, son amour de la lumière, la vie de son âme. Mais l'affranchissement auquel, pour un instant, elle a aspiré, lui devient impossible. En retrouvant ses forces, elle reprend conscience de la destinée qui est la sienne. C'est dans l'accomplissement de cette destinée que se trouve la véritable libération. Peregrina renonce à la douceur de l'Italie et revient au foyer afin de s'y consacrer aux siens. Il ne s'agit pas ici d'un sacrifice, mais du seul moyen que nous avons de réaliser nos possibilités, dans une tâche qui nous est imposée, et que nous reconnaissons grâce à la voix intérieure.

Ce dernier ouvrage est particulièrement significatif, si l'on songe que le monde florentin célébré par Maria Waser, le milieu des amitiés stimulantes et des échanges poétiques dont se grise son héroïne, est le même qui inspira, quelque trente ans plus tôt, *le Lys rouge* d'Anatole France. Les deux écrivains subirent également un charme sans pareil. Ils firent l'un et l'autre, chacun en son temps, partie de l'élite internationale soigneusement triée, réunie autour de l'exquise figure de Vernon Lee, cette femme de lettres anglaise qui, pendant bien des années, sembla incarner ce qu'il y avait au monde de plus raffiné. Mais, alors que le Parisien de 1894 avait rapporté de cette expérience la leçon d'un hédonisme décadent, la Zurichoise de 1928 y puise des forces constructives qui ne sont pas sans rapport avec la philosophie spiritualiste de la Grèce platonicienne.

L'idée morale qui se retrouve, plus ou moins développée, dans les diverses œuvres de Maria Waser tient peut-être moins aux belles traditions de famille dans lesquelles elle fut élevée qu'à son enthousiasme pour les humanités, particulièrement pour la Grèce antique. Les années où elle suivit le gymnase de Berne marquèrent ses premiers pas sur cette *Voie sacrée (Der heilige Weg)* qui mène à la connaissance du monde grec et aboutit au sanctuaire d'une vie spirituelle de plus en plus ardente. C'est alors que Maria Waser entendit la voix du *Daimonion* de Socrate, cet avertissement divin que chacun de nous peut écouter en soi, et auquel elle ne cessa plus de prêter l'oreille. Car, pour elle, la loi morale ne vaut que dans son inspiration la plus élevée ; elle enseigne le sacrifice à des devoirs extérieurs de ce qui nous est essentiel, mais elle exige de chacun qu'il reconnaisse sa tâche et s'y voue de toutes les forces de son âme, jusqu'à en faire une véritable valeur spirituelle, c'est-à-dire durable. Cette primauté des forces spirituelles, Maria Waser en montre la vertu créatrice dans une parole qu'elle attribue au savant neurologiste, Constantin von Monakow:

Par une application absolue à sa tâche, sans jamais se laisser détourner par les échecs, on manifeste une énergie dont, un jour, on profitera soi-même. Ainsi se produit le miracle jamais épuisé des exaucements. Comment cela se passe, je ne puis le dire. Mais j'ai la conviction que l'homme possède la force d'agir sur sa destinée, et que cette volonté sainte est même ce que chacun de nous porte en soi de plus élevé... Seulement, il ne s'agit pas d'un effort momentané, il faut élaborer avec constance cette énergie qui se propagera hors de nous à travers le monde, jusqu'à ce qu'elle nous revienne sous la forme d'un merveilleux accomplissement.

Cette même puissance spirituelle est également à l'origine de la création artistique:

Créer une œuvre poétique, c'est s'évader au pays de l'âme... qui ne connaît aucune limite.

La vie matérielle, celle que nous appelons réelle, ne prend son sens que revécue dans une âme, car c'est là seulement qu'elle atteint à sa valeur poétique de symbole. Aussi Maria Waser, à mesure qu'elle avance dans la carrière, renonce-t-elle de plus en plus à l'invention purement romanesque et à l'observation trop immédiate, pour plonger son regard dans le réservoir des souvenirs et des expériences. On dirait parfois qu'elle ferme les yeux pour mieux voir, et tous ses derniers grands ouvrages sont la mise en œuvre de cette conception poétique. C'est pourquoi ces livres se rapprochent sous certains rapports du grand effort tenté par Marcel Proust *à la recherche du temps perdu*. Pour les deux écrivains, quelles que soient par ailleurs les différences profondes qui les opposent, la vie est perdue tant qu'elle n'est point retrouvée par la mémoire, et, cependant, le temps le plus futilement dilapidé, l'existence la plus sacrifiée ou la plus

[1] Voir le précédent numéro du *Mouvement*.